La situation religieuse en France sous la IIIme République : l'ancien-catholicisme et les raisons de son insuccès momentané

Autor(en): **Michaud, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **18 (1910)**

Heft 69

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-403748

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA SITUATION RELIGIEUSE EN FRANCE

SOUS LA IIIme RÉPUBLIQUE.

L'ANCIEN-CATHOLICISME

ET LES RAISONS DE SON INSUCCÈS MOMENTANÉ.

I.

Loin de moi la pensée de jouer au prophète. Mais je sais que toute vérité est immortelle, même quand elle est obscurcie par des préjugés ou entravée par des circonstances défavorables. Si son heure n'est pas encore venue, elle viendra. Toute la question est de savoir si l'ancien-catholicisme est une vérité en soi, et si cette vérité peut être connue et appréciée en France comme elle l'est ailleurs. Or ces deux points sont évidents. Donc l'espoir n'est pas seulement permis, il est de rigueur.

Ceux qui jugent de l'avenir par les échecs du passé et du présent, se trompent, parce que les causes qui ont produit ces échecs peuvent n'être que passagères et ne pas tenir à l'essence des choses. Or, c'est précisément le cas. En examinant de près, une à une, les causes qui ont arrêté l'essor de l'ancien-catholicisme, on se convainc aisément qu'aucune n'est essentielle. Donc, lorsqu'elles disparaîtront, la vérité reprendra ses droits et sa force; elle s'épanouira et fructifiera par l'énergie même des choses.

C'est donc une argutie de dire, par exemple : en 1903, à Paris, les anciens-catholiques ont compté 8 baptêmes, 2 ma-

riages, 20 confirmations, 4 ensevelissements[1]); or de tels chiffres sont dérisoires pour la Ville-Lumière, et ce qui est dérisoire à Paris l'est plus encore dans le reste de la France; donc l'ancien-catholicisme n'est qu'une dérision. Et des journalistes, à peine frottés de théologie élémentaire, brodant sur des arguments de cette sorte, enterrent chaque jour l'ancien-catholicisme comme une œuvre mort-née. Condamner au feu un arbre fruitier qui ne produit pas de fruits, et cela sans examiner si la faute n'en est pas à la mauvaise terre dans laquelle il est planté ou à la manière défectueuse dont il est taillé et cultivé, est une erreur manifeste. Otez les causes de la stérilité, et la stérilité disparaîtra.

Avant de procéder à l'analyse raisonnée des conditions qui ont été imposées à l'ancien-catholicisme en France dès le commencement du mouvement, et qui pèsent encore sur lui, peut-être est-il bon de signaler d'abord quelques jugements aptes à éclaircir impartialement la question. Si l'on sait, par exemple, que Léon XIII a reconnu qu'en France, sur *cent* personnes, il n'y a que *trois* bons catholiques[2]), on sera déjà amené à comprendre que l'ancien-catholicisme, qui ne s'adresse qu'aux bons catholiques, ne saurait avoir que très peu de succès dans les circonstances présentes.

Mais laissons Léon XIII, et ne citons que des Français, pris dans tous les camps et plutôt hostiles à la cause religieuse que nous défendons, donc non suspects. Leurs appréciations, en éclaircissant la situation qu'ils dépeignaient, éclairciront encore la situation actuelle. Elles feront ressortir certains défauts de la mentalité française, dont l'ancien-catholicisme est malheureusement aujourd'hui la victime. Mais ces défauts d'aujourd'hui peuvent être atténués demain et même paralysés par des qualités qui sont aussi dans la mentalité française. Il en est d'une nation comme d'une personne : à telle époque de son évolution, une personne peut être dominée par ses défauts, et à l'époque suivante par ses qualités. La longue durée de la mauvaise période est sans doute une tristesse et un péril, mais elle n'est pas toute la vie. Nous avons la conviction que, si la frivolité

---

[1]) Voir le « Catholique français », janvier 1904, p. 9.

[2]) Aveu fait dans un entretien avec M. de Bonnefon, consigné dans le « Figaro » du 2 février 1891.

française a duré longtemps et dure encore, elle finira par être tenue en échec par le sérieux de la raison, par une meilleure compréhension des intérêts publics, et par un sage équilibre des forces nationales.

1° Sans remonter au déluge, voici *Rabelais*. Dans les deux premiers livres de son *Gargantua* (1533), Rabelais s'abstient de toucher à la papauté, bien qu'il ait manifestement des tendances protestantes. Dans le troisième (1546), toute trace de protestantisme disparaît; l'architecte de l'abbaye de Thélème ne saurait penser comme Luther sur le libre arbitre et la prédestination. En revanche, c'est alors que la papauté et le monarchisme deviennent ses points de mire, non d'ailleurs pour les supprimer, mais pour les renfermer dans les justes limites qu'ils ont formidablement dépassées. La France d'alors aurait voulu éviter les excès et faire preuve de modération; elle aurait désiré se libérer de Rome et de ses moines, sans aller jusqu'au protestantisme. Le juste milieu qu'elle cherchait, elle ne l'a pas trouvé. Rabelais, qui, malgré ses excès de langage, a été modéré, n'a voulu être ni un « démoniacle calvin » ni un papimane, ni un moine sorboniste. Beaucoup de Français, comme lui, comme Montaigne et tant d'autres, auraient voulu entrer dans la *via media,* sans pouvoir la découvrir. Maintes fois depuis lors, il en a été ainsi; les deux extrêmes l'ont emporté. De 1870 à l'époque actuelle, les modérés n'ont été que des affadis; les deux partis extrêmes ont formé la majorité, les uns poussant au papisme, les autres à l'indifférentisme inactif.

2° *La Rochefoucauld* a dit: « La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde que les apparences y font de mal ». Cette réflexion de La Rochefoucauld a encore son actualité dans le cas qui nous occupe. Le faux catholicisme de Rome n'est qu'un ensemble d'apparences qui séduisent, trompent, nuisent; le vrai catholicisme n'est aperçu que du petit nombre, le petit nombre seul étant assez sérieux pour le discerner.

3° *André Chénier* a écrit: « Ce pays, qui produisit alors tant de prodiges d'imbécillité et de bassesse, produisit aussi un petit nombre d'hommes qui ne renoncèrent ni à leur raison ni à leur conscience. Dans ces temps de violence, ils osèrent parler de justice; dans ces temps de démence, ils osèrent examiner; dans ces temps de la plus abjecte hypocrisie, ils ne

feignirent point d'être des scélérats pour acheter leur repos aux dépens de l'innocence opprimée ».

Les anciens-catholiques ont osé « examiner » et ne pas ployer les genoux devant l'idole du Vatican. C'est dire qu'ils étaient condamnés d'avance à n'être qu'une infime minorité.

4° Au dix-neuvième siècle, nombre de *publicistes* ont crié à la décadence et avoué l'hostilité des esprits et des circonstances contre toute œuvre de réforme sérieuse et de progrès fécond. Les anciens-catholiques auraient voulu, dès le principe, réformer l'Eglise catholique malgré les oppositions violentes de la papauté. Déjà en 1845, donc bien avant 1870, la déraison et l'indiscipline tendaient à absorber l'opinion. Le prince *Napoléon,* le futur Napoléon III, écrivait à G. Sand : « Tous les jours la tête de la France s'aplatit, son ventre s'augmente et son cœur se resserre ».

5° Je place le jugement de *Quinet* bien au-dessus de celui de Napoléon III. Or, il a répété à satiété que « Rome n'a jamais adoré que Rome » et que la France n'a pas voulu comprendre le fait. « Vous avez en face de vous, a-t-il dit, une Eglise *intransformable* qui vous barre le chemin de l'avenir. N'espérez pas vous y insinuer, en vous courbant jusqu'à terre par de petites portes qui n'existent pas. C'est une montagne d'airain où tout espoir s'arrête. Elle ne viendra pas à vous; n'allez pas à elle. Vous ne pouvez que vous en séparer et la tourner [1]) . . . Ici se montre la plaie de la France telle que je l'ai exposée tant de fois. Son Eglise va dans un sens, ses institutions civiles et politiques dans un autre. Supplice de Brunehaut, liée à deux chevaux qui doivent finir par la démembrer. Ainsi, abaissement continu des idées, des études; toute méthode nouvelle condamnée d'avance; la routine devenue le premier des devoirs . . . le corps enseignant réduit à un métier sans dignité . . . Tel est l'avenir de l'enseignement sous la houlette de l'*Encyclique* et du *Syllabus* . . . Mais les jésuites gagnent dans les ténèbres ce qu'ils perdent en plein jour. Le jésuitisme demande la liberté pour tuer la liberté. Après s'être servis de la violence autant qu'ils ont pu, les adversaires de la pensée jouent aujourd'hui le rôle de martyrs [2]); ils prient publiquement

---

[1]) *La République,* p. 172.
[2]) Introduction aux *Jésuites.*

dans les églises pour les jésuites persécutés . . . Ils voulaient le combat; aujourd'hui qu'ils l'ont obtenu, ils se plaignent d'avoir été lésés. Il y a le légitimisme clérical, l'orléanisme clérical, le libéralisme clérical, le bonapartisme clérical. Est-il bien sûr, hélas! qu'il n'y aura pas le républicanisme clérical? Mais pourquoi le cléricalisme est-il la mort de la France? Parce qu'il met le prêtre à la place de Dieu, c'est-à-dire le faux en toutes choses, l'apparence à la place de la réalité, le masque au lieu de l'homme. »

6° En 1871, *Lanfrey* a écrit: « Je suis profondément dégoûté de ce pays et de son éternel carnaval. » Il y voyait l'impuissance satisfaite. « Les hommes, soulevant à la fois mille questions qu'ils savent fort bien ne pouvoir résoudre, pour le simple plaisir de faire des discours ou des effets de théâtre, sans le moindre souci du trouble qu'ils jettent dans le pays; ces partis, qui n'éprouvent pas le moindre scrupule à diviser la patrie devant l'ennemi; qui, au besoin, s'entendraient avec lui pour réussir; qui remettent tous les jours en question notre avenir, et qui, avec cela, ont le plus parfait contentement d'eux-mêmes, m'irritent et m'humilient; j'en arrive à me sentir presque fier de l'isolement dans lequel je me trouve: je suis comme un étranger dans mon propre pays. Je n'ai, à aucun degré, cette merveilleuse faculté d'oublier dont le Français est pourvu. Le jugement le plus indulgent que je puisse espérer, c'est qu'on dise de moi que je suis plus à plaindre qu'à blâmer. »

7° En 1898, M. Clemenceau a flétri à bon droit ce qu'il a appelé « la politique du faux », et ses griefs s'appliquent à merveille à « la religion du faux ». « Toutes les notions de droit, de justice et de liberté, a-t-il dit, sont à ce point confondues que tout paraît permis à qui sera le plus fort. L'antique distinction de la vérité et du mensonge n'a même plus cours parmi nous, puisque des publicistes peuvent, sans soulever l'indignation publique, professer qu'il peut être légitime et même glorieux de faire un faux. Nous ne descendrons pas beaucoup plus bas. Je crois bien que nous avons touché le fond [1]. »

Dans un tel milieu et à une telle époque, comment les anciens-catholiques auraient-ils été écoutés dans leurs protestations contre les faux de toutes sortes, depuis les fausses

---

[1]) L'« Aurore » du 14 septembre 1898.

Décrétales jusqu'aux faux Dogmes, qui constituent aujourd'hui le parti le plus fort?

8° Dans le même numéro du même journal, M. Henri Leyret a pu s'exprimer ainsi : « Notre pays n'a pas plus l'amour de la vérité que la notion de la liberté. Tout ce qui est mensonge, invention, calomnie, il le croit, il s'en réjouit, il en fait son divertissement de choix. Ne lui parlez plus de droit, de justice, d'équité. Ces mots, qui de nos ancêtres firent des héros, n'ont pour la France de 1898 aucun sens... Si la situation morale de la France est faite actuellement pour attrister les plus optimistes, cela tient sans doute à l'absence de toute sincérité et de toute honnêteté dans l'action gouvernementale. Quand un pays est la proie des politiciens menteurs, quand ses gouvernants lui donnent l'exemple du cynisme et de la corruption, quand une bourgeoisie jouisseuse et âpre au gain lui enseigne qu'il n'y a rien au-dessus des plaisirs et de l'argent, quand une magistrature avilie viole la loi impunément, quand le sabre et la faveur sont maîtres, quand les hommes de pensée sont menacés dans leur vie et dans leur liberté, quand les moines réclament avec l'approbation des généraux l'extermination de tout ce qui est indépendant, quand les jésuites prêchent le retour aux guerres de religion, ce pays glisse au crime. Et c'est alors que, d'un vigoureux effort, il faut le redresser, l'instruire, lui arracher tous les préjugés par quoi le cléricalisme renaissant et un patriotisme mal entendu le poussent à l'abîme où vont périr les peuples émasculés... Toute une éducation à refaire! Il ne s'agit rien moins que de refondre l'esprit national. Ce n'est pas peu de chose. Ah! quelle mission superbe pour la presse, si elle connaissait son devoir. Mais on sait que mentir est sa devise »; etc.

Refaire l'éducation morale et religieuse de la France! Les anciens-catholiques n'ont pas eu d'autre but depuis 1870; tous leurs efforts, tous leurs écrits n'ont tendu qu'à cette réforme. Mais les mensonges ambiants et triomphants ont étouffé leur voix.

9° Certes, je ne voudrais pas me porter garant de toutes les accusations lancées par M. *Urbain Gohier,* dans l'*Aurore* et ailleurs, contre les faiseurs d'opinions et les meneurs du public français à cette même époque. Mais toujours est-il que, dans leur ensemble, elles méritent attention, et qu'il est aisé de comprendre que, dans une telle perversion des esprits, il

était impossible aux réformateurs religieux de se faire entendre, et plus impossible encore de se faire accepter.

10° Dans un article intitulé : « Affaiblissement du cerveau français », un écrivain du « Figaro » (5 mars 1898), parlant du livre pathétique des frères *Margueritte* (le *Désastre)*, ne craint pas de dire que ce n'est pas seulement l'histoire militaire de Metz qui a été maltraitée en 1870, mais « toute notre histoire contemporaine ». « Il n'y a pas de pays plus mal géré, plus acharné à se détruire. L'armée de Metz manqua par la tête, la France entière est décérébrée ». La mentalité française a été ainsi altérée non seulement par des malheurs publics, mais par des fautes générales, politiques, civiles et religieuses ; et celles-ci ne furent pas les moindres. Et qui n'a cessé de le répéter et de réclamer à qui de droit la réforme des abus, la suppression des erreurs, le retour à la vérité ? Les anciens-catholiques.

11° Entre tous les écrivains qui se sont élevés énergiquement contre la veulerie française de cette époque, et qui se sont efforcés de refaire une âme à la France, il faut citer avec honneur M. *Maurice Talmeyr*. J'ai sous les yeux quelques articles admirables dûs à sa vaillante plume, si pleine de raison, de justice et d'élévation morale. Le faisandage (Figaro du 15 janvier 1897), La descente (7 avril), Conscience professionnelle (16 avril), La question de l'énergie (21 mai), etc. Voici quelques passages :

« En politique, en art, en littérature, en morale, en célébrité, en tout, on demande surtout de l'étrange... du faisandé, et le faisandé en est venu à nous plaire jusque dans les renommées et les réputations... Nous en sommes arrivés à des goûts si avancés, et toute la vie n'est si bien devenue pour nous qu'un cabotinage et une perversion, l'humanité une figuration falote de théâtre et la nature même un décor dégénéré, que nous n'aimions plus en tout que le faux, le désordre, le perverti... Regardez bien autour de vous, parmi tout ce qui est à la mode, tout ce qui attache ou ce qui intéresse, et vous les aurez bientôt comptés, ceux ou celles qui ne représentent pas un peu ce besoin du faux, de l'impudent et du corrompu...

« Nous sommes en train de descendre, nous descendons, et nous sommes aujourd'hui un peu plus bas que hier comme nous serons demain un peu plus bas qu'aujourd'hui... Per-

sonne ne fait plus son métier et ne s'acquitte plus de ce dont il doit s'acquitter. La satisfaction n'est plus de gagner sa vie, mais de la voler... Une veulerie générale, un manque de probité universel, gagne tout, s'étend partout... Comme l'oxygène dans certaines atmosphères, la conscience en somme se raréfie...

« Notre vieille énergie héréditaire semble n'être plus pour l'homme qu'un simple roman... L'énergie n'existe plus en rien, chez personne, dans aucune classe, aucun parti, et c'est de l'énergie, d'une parole, d'une idée ou d'un homme énergique, que nous en sommes arrivés à avoir le plus de frayeur... Manque d'énergie, faiblesse, veulerie, amour du repos, passion de bien vivre ou seulement de vivre, ou simplement même de vivoter, ce sont là, pour l'instant, nos caractéristiques, et nous n'entendons prendre de tout que ce que nous y sentons de médiocre et de commode... Vous êtes plutôt religieux qu'autre chose? Ce n'est pas par élévation de cœur ou d'âme, mais parce qu'il est, au fond, tout bien pesé, moins dur encore de croire que de ne pas croire... »

12° Le « vieil abonné » du « Figaro » (16 janvier 1897) a craché son mépris sur les chefs du pays avec une violence que j'hésite à reproduire. « Il faut, dit-il, coûte que coûte, que la duplicité, la déloyauté règne et gouverne. C'est à qui trompera et maquignonnera dans les ténèbres. Tout est licite comme manœuvre de parti. Tout se plaide, c'est-à-dire tout se falsifie et s'adultère. C'est l'école de la rouerie, de la fourberie, de l'imposture... Le mensonge pieux qu'ils reprochent aux gens d'Eglise, devient leur instrument naturel, leur premier engin d'attaque et de défense, leur épée et leur bouclier. Ils mentent naturellement, comme le feu brûle et comme l'eau coule... Et c'est pourquoi une montagne de mépris fait face à un océan de mensonges... Le peuple français aime mieux être volé que tracassé. Il n'a plus le ressort nécessaire pour faire maison nette... Il ne lui reste plus assez de sang généreux pour réagir. Il regarde quelquefois, il s'amuse, pendant que ses intendants subtilisent et ergotent... »

Hélas! c'est exact. Les amis de la vérité ont beau la démontrer, la crier; comme elle impose des devoirs, on prèfère s'amuser, subtiliser et ergoter. Rome le sait et elle agit en conséquence; de là son succès.

13° Il faut citer aussi l'honnête et très regretté *Cornély,* qui, le 11 mars 1898, s'est surpassé en indignation, en signalant partout « le mensonge » qui dévore la France. « Ce qui nous protège, dit-il avec une ironie amère, c'est le mensonge, le bienfaisant mensonge, auquel est forcément soumis un peuple qui veut vivre malgré les institutions qu'on lui a données. »

Un des mille mensonges régnants consiste à dire, dans le parti qui se proclame républicain, qu'on est anticlérical puisqu'on est républicain, comme si une république cléricale était une impossibilité! Tout en chassant les congréganistes légalement, le gouvernement « républicain » les laisse se rétablir d'une autre manière, et tout en ayant l'air de combattre la papauté, les Briand et compagnie la soutiennent très efficacement; leurs défenseurs prétendent que c'est à contre cœur, mais ce n'en est pas moins réel et funeste. Sauver les apparences pour la galerie, tout est là; mais, de fait, on ne vise qu'à l'effet et à l'illusion, au panache et au décor théâtral. Discours trompeurs, actes trompeurs, religion trompeuse; et le pays se rassure et s'endort avec les bons billets qu'on lui présente! Malheur aux défenseurs de la vérité qui crèvent tous ces ballons; on les repousse comme des trouble-fête qui ne comprennent pas la situation!

En 1903, un ministre de la justice a dit: « Seront-ce les escrocs et les voleurs qui, dans ce pays, auront le droit de déshonorer les honnêtes gens? » Cette parole vengeresse a passé inaperçue.

14° En juillet 1898, M. *Henri Bordeaux* s'est demandé dans le « Correspondant » (25 juillet): « Sommes-nous en décadence? »; et, pour répondre, il s'est livré à un travail analogue à celui-ci; il a cité l'opinion de quelques hommes faisant autorité à ses yeux (Demolins, M. Schwob, J. Roche, Fouillée, Bodley, etc.). Sa conclusion était celle-ci: « C'est l'esprit public qu'il faut refaire, c'est une éducation nouvelle, plus mâle et plus morale, qu'il faut donner; en un mot, il importe de refaire le sang d'un corps appauvri, de former des hommes ». — Très bien; mais le malheur est que ceux qui parlent ainsi ne sont pas écoutés. Je suis loin de penser que les Français manquent de courage militaire, mais peut-être leur courage civil pourrait-il être plus grand et surtout plus intelligent; en tout cas, leur courage religieux fait défaut. L'agitation pro-

duite lors des inventaires d'églises n'a été que factice; ce n'était pas du courage. Certes, l'attitude des curés envers les évêques, et surtout celle des évêques envers le pape, ne saurait être qualifiée de courageuse.

15° Le 30 septembre 1898, le « Temps » s'est exprimé ainsi : « Tous savent et sentent que la France n'a pas traversé, depuis vingt-huit ans, d'heure plus sombre que l'heure actuelle. On a vu se réveiller des haines que l'on croyait éteintes à jamais et à jamais disqualifiées. On a vu surgir des menaces que l'on croyait à jamais écartées. La liberté politique est en péril. Les droits de la société civile, dont la conquête a coûté si cher, chancellent à leur tour. Un trouble profond travaille les esprits. La société française est partagée en deux camps, qui échangent les invectives les plus violentes, en attendant qu'ils en viennent aux coups. C'est la nuit qui tombe, c'est le deuil qui recommence, c'est l'oppression qui étreint de nouveau la conscience et le cœur. Qu'a fait notre génération pour mériter un sort aussi cruel? »

On pourrait répondre qu'elle s'est simplement laissée aller à son indifférence, à sa paresse, à sa torpeur, à toutes les suites de sa défaite, défaite dont elle n'a pas compris les vraies causes; elle a laissé les fausses méthodes d'enseignement détériorer son esprit, les fausses pratiques religieuses et les faux dogmes gâter et décomposer sa conscience, la fausse piété paralyser les ressorts de sa volonté et de sa responsabilité. La torpeur où elle gît n'est que la conséquence logique de ses erreurs antérieures, et parmi celles-ci l'ultramontanisme doit être compté en premier lieu, soit comme système religieux, soit comme système politique, désastreux à tous les points de vue.

16° Comme les politiciens, les hommes de lettres sérieux ont gémi sur la situation morale et sur l'apathie générale. Comment ne pas se rappeler ces vers de *V. Hugo :*

> Toi qui fus le meilleur, toi qui fus le premier,
> O peuple, maintenant, assis sur ton fumier,
> Râcle avec un tesson le pus de tes ulcères,
> Et songe ! . . .

Et *Musset,* en 1836, dans ses lettres de Dupuis et Cotonnet : « Ah! Français, comme on se moquerait de vous, si vous ne vous en moquiez vous-mêmes . . . Ce n'est qu'à nous qu'il faut nous en prendre, oui, à nous seuls, car il n'y a que nous

sur la terre d'assez badauds pour nous laisser faire. Les autres nations civilisées n'auraient qu'une clef et qu'une pomme cuite pour les niaiseries que nous tolérons ».

Et *Flaubert* (lettre 114e) : « La France s'enfonce doucement, comme un vaisseau pourri, et l'espoir du sauvetage, même aux plus solides, paraît chimérique. Il faut être ici, à Paris, pour avoir une idée de l'abaissement, de la sottise, du gâtisme où nous plongeons. Le sentiment de cette agonie me pénètre et je suis triste à crever. »

17° Les philosophes n'ont pas été plus sévères, ils ne le pouvaient pas; mais leur voix, plus grave encore, mérite aussi une attention plus grande.

M. *Fouillée,* dans la *Psychologie du peuple français* (1898) et dans *La France au point de vue moral* (1900), a montré qu'actuellement tout semble chancelant, en France, idées, croyances et mœurs; il a demandé que la presse, si grandement coupable, soit plus responsable des dommages qu'elle cause, car elle est un des principaux dissolvants des mœurs privées et publiques; il a indiqué ce que doit être l'éducation morale, et certes il ne compte pas sur Rome pour la réaliser.

En 1899, M. *Lavisse,* glorifiant l'Université de France (on comprend ce sentiment dans un de ses représentants les plus autorisés), a demandé que la pensée fut de plus en plus « libre, laïque et en quête perpétuelle de vérités ». « Désormais, a-t-il ajouté, l'Eglise *(sic)* ne sera plus seule à parler en France : il ne faut plus qu'elle soit seule à parler. » *Intelligenti pauca.*

Dans les « Débats » du 22 novembre 1897, un moraliste s'écrie : « Au vrai, la raison publique est affolée. Ce pays, qui était jadis un pays d'honneur et de bon sens, a bien, aujourd'hui encore, le sentiment de l'honneur; mais il se perd ou il se gâte un peu tous les jours, disent des pessimistes qu'on voudrait pouvoir contredire. Quant à son bon sens, comment résisterait-il à tant d'ébranlements successifs, à tant de crises douloureuses de surprises et d'étonnement? Les aliénistes prétendent que le nombre des fous augmente, lorsque les cerveaux sont ainsi échauffés et les imaginations émues. Nous traversons une de ces périodes de détraquement . . . On désire, on demande une fin à ce débordement de scandales; mais on ne la prévoit pas prochaine : les digues, toutes les digues sont rompues. Une sorte d'inconscience funeste a égaré, a déprimé notre

âme nationale. On passe pour un prophète de malheur ou pour un réactionnaire quand on dit ces choses, même à voix basse. Les colporteurs du roman-feuilleton que nous avons sous les yeux, et dont la suite est remise, tous les jours, au prochain numéro, ont plus de chances d'être lus et d'être écoutés que ceux qui expriment leur mépris ou leurs craintes pendant les semaines énervantes que nous traversons. »

18° En 1897, M. *Jules Lemaître* a écrit des articles remarquables sur les tristesses de la situation des esprits en France. Un jour, analysant le livre de M. Demolins sur la supériorité des Anglo-Saxons (« Figaro », 14 mai), il a lancé à la face de ses compatriotes des aveux terribles et leur a démontré la nécessité de « changer leur âme ». « Voilà vingt-sept ans, a-t-il dit, qu'il n'y a plus guère de plaisir à être Français. On n'y pense pas toujours, non ; mais, quand on y pense, comme je le fais aujourd'hui, c'est dur » (13 avril).

19° M. *Gaston Deschamps* n'a pas été moins explicite sur la décadence nationale. Il voit trop d'amuseurs, trop de bouffons, trop de pornographes. « Nous avons beau unir, dit-il, les gravelures aux sermons, la folichonnerie à la mysticité, et chercher jusque dans les catacombes je ne sais quelle excitation macabre, le monstrueux lui-même ne nous étonne plus » (9 avril 1897). L'article sur le régime du « chahut » (7 juin 1898) est tristement caractéristique. Il faut en dire autant de celui sur « l'anarchie » (22 juin).

20° *G. Larroumet* a écrit dans le « Temps » du 25 février 1901 : « Le peuple gobeur et blasé que nous sommes a perdu le sens de la sincérité et de la mesure. Le nombre des gens qui pensent par eux-mêmes devient rare. Nous suivons toutes les modes avec fureur. Il est vrai que nous en changeons souvent et nous sommes aussi prompts à nous déprendre qu'à nous prendre. C'est un correctif. »

C'est dire que le sérieux fait défaut pour les choses sérieuses. Or l'ancien-catholicisme n'est pas un article de mode. Il attaque précisément les gobeurs et la majorité.

21° Le *Dr Gibert* a écrit à un ami, en mai 1899, la lettre suivante : « Oui, nous sommes bien malades, et nous le sommes par le poison terrible qui s'appelle l'esprit sectaire du catholicisme qui, depuis Louis XIV, jusqu'à l'heure actuelle, n'a cessé de tordre les consciences, d'affaiblir la volonté, d'insinuer

partout la lâcheté des caractères. D'espoir, hélas! je n'en vois que dans un réveil du vrai libéralisme. Mais est-il encore possible! Je voudrais vous voir; nous pleurerions ensemble sur nos illusions perdues, et peut-être ferions-nous la découverte de quelques symptômes heureux parmi tant de tristesses. Merci de m'avoir écrit, merci. Moi, je lutterai jusqu'au bout et je crie à tous ceux qui m'entourent qu'ils sont des lâches. Aussi l'isolement se fait. Adieu, et à bientôt. Je vous envoie l'expression de mon fidèle attachement. »

22° M. *Bazalgette* a publié, en 1900, un livre qui complète celui de M. Demolins sur l'infériorité française. Il mérite d'être signalé. M. Demolins cherche à expliquer cette infériorité en disant que l'esprit français est un esprit communautaire et non un esprit particulariste. M. Bazalgette va plus loin et se demande d'où cela vient. Selon lui, les destinées d'un peuple dépendent en première ligne du fonds de vie religieuse qui se trouve en lui. Telle religion, telle morale; telle morale, telle politique. Ces lumineux esprits qui s'appelaient Michelet et Quinet n'ont pas vu les choses autrement. C'est Quinet qui disait que la religion « fait la substance des lois, des gouvernements et des mœurs ». A ce compte, si les pays anglo-saxons et les pays de race latine offrent deux types de civilisation si tranchés, ce ne serait que la conséquence du fait que les premiers se sont rangés sous l'influence de la Réforme, tandis que les seconds sont demeurés sous la discipline de Rome. D'un côté l'esprit moderne, de l'autre le moyen âge.

La France est tenue en échec et en arrière par Rome, qui est une entrave; de là ses deux morales, ses deux notions de la patrie, ses deux sortes d'école.

« Apologiste chaleureux de la révolution religieuse du XVIe siècle, dit-il, je n'appartenais et n'ai jamais appartenu — de près ni de loin — à aucune confession protestante. Et si je crois nécessaire cette déclaration préalable, ce n'est nullement dans le but de prévenir une possible imputation — qui ne pourrait que m'honorer — mais uniquement pour mettre à l'abri de tout soupçon la pleine indépendance de mon jugement. »

23° *Mme Arvède Barine* mérite aussi d'être entendue. Elle a signalé aux Français leur peu d'initiative qui les tient à l'arrière d'autres peuples, cependant plus lents qu'eux, mais plus intelligents et plus chercheurs des choses et non des mots.

« Nous nous figurons bonnement que nous sommes encore à l'avant-garde des idées dans le monde civilisé, et nous nous endormons sur cette illusion agréable. La vérité, c'est que nous sommes dépassés sur toutes les questions vitales. Les étrangers font reculer l'alcoolisme. Ils combattent la tuberculose. Les voilà qui s'occupent de protéger les humanités futures dans leur corps et dans leur intelligence, et nous, nous en sommes à pousser des *oh!* et des *ah!* à la pensée qu'on pourrait interdire le mariage à un homme qui devrait être à l'hôpital ou qui sort de Charenton. » Hélas! que d'autres *oh!* et que d'autres *ah!* il y aurait à pousser! Il y a des superstitions qui sont plus néfastes encore que l'alcoolisme et la tuberculose; or la France les admet et les favorise, les uns en y croyant, les autres en s'en moquant, mais ceux-ci sont peut-être encore plus nuisibles que ceux-là.

24° D'autres penseurs — ceux-ci protestants, et même ouvertement protestants — se sont prononcés dans le même sens et ont mis en relief cette superficialité des esprits actuels, superficialité qui les empêche de s'appliquer aux vérités sérieuses et aux réformes fécondes. Leur protestantisme n'est pas, à mes yeux, une raison de les écarter. Ils disent vrai quand ils s'élèvent contre l'erreur et le mal : donc il faut les écouter. Faire écho aux Bourget, aux Barrès et à quelques autres écrivains qui se disent « catholiques » (romains) pour des motifs étrangers à la religion, serait une puérilité. La vérité s'impose par elle-même, sans acception des personnes.

Dans un document public, signé de quelques protestants, je lis l'aveu suivant, qui leur fait honneur : « Le grand déficit qui domine nos vies individuelle et sociale, qui fausse le jeu de nos institutions et compromet tous les efforts vers le bien, c'est : l'anémie de nos volontés. Nous ne savons pas vouloir, vouloir avec persévérance, vouloir avec ténacité. Voilà pourquoi notre jeunesse est souvent sans virilité, recherchant les positions déjà créées et reculant devant les convictions personnelles, pourquoi nos hommes d'âge mûr sont désemparés devant le moindre échec, et nos vieillards parfois aigris et déçus. Voilà pourquoi les principes, même ceux que chacun proclame justes, fléchissent si aisément, n'opposant à l'esprit de mercantilisme aigu et de jouissance qu'une insuffisante barrière. Tout effort de volonté est considéré comme une souffrance et plutôt

que de l'endurer, on préfère se contenter des opinions toutes faites, se résignant à tout accepter, à ne se scandaliser de rien, à ne remonter aucun courant, au point qu'il semble que la devise de beaucoup de nos concitoyens soit celle-ci : « Laisser faire et laisser passer [1]). »

25° *Bersier* a dit : « C'est le propre de l'esprit de parti d'étourdir les consciences. On a demandé combien il fallait de gens d'esprit pour faire une foule stupide ; on pourrait demander combien il faut de gens honnêtes pour faire une coalition sans scrupule. Tel homme qui serait incapable de violer un engagement donné, d'user de calomnie ou de menaces, applaudit sans remords à des actes aussi détestables quand ils sont collectifs et qu'ils servent sa cause. Pour beaucoup de gens, il s'agit moins de savoir si la loi a été violée que de savoir par qui et dans quel but. C'est l'éternelle maxime de la fin justifiant les moyens, qui ne date pas d'une société célèbre, mais qui est celle de tous les partis que la passion aveugle. » — Plus que tout autre, Bersier a su combien il est difficile, dans de telles conditions, de réagir contre les erreurs publiques et contre les déviations ecclésiastiques.

26° *A. Sabatier* a gémi aussi sur les « paradoxes » du peuple français dans les manifestations successives de sa vie nationale. Le 6 mars 1898, il a écrit dans le « Journal de Genève » : « Il ne semble pas qu'aucun peuple au monde ait des raisons d'être plus fier, ni des raisons d'être plus humble. Dans les moments de crise on voit toujours notre caractère toucher à la fois aux deux extrêmes de la générosité et de l'égoïsme, de la noblesse et de la vulgarité d'âme, de l'héroïsme et de la poltronnerie. Tantôt nous sommes d'un idéalisme superbe à la mode de Condorcet, de Lamartine et de Victor Hugo. Nous chantons à tue-tête : « Tous les peuples sont nos frères ! » et nous prétendons ne vivre que pour l'humanité, pour les principes universels du droit et de la liberté. Le lendemain nous avons oublié tous ces beaux élans ; nous poussons le patriotisme jusqu'au protectionisme le plus aveugle, jusqu'à l'exclusivisme le plus féroce, et ressuscitons la vieille maxime antique : « L'étranger, c'est l'ennemi. » Hier, pour ne pas être intolérants, nous affichions le plus complet détachement des religions et des formes

---

[1]) Le « Progrès religieux », de Genève, 15 septembre 1901.

religieuses; nous allions au delà du scepticisme et de la raillerie de Voltaire; nous nous distinguions par notre haine du cléricalisme et, pour renverser les hommes du 16 Mai, on n'avait eu qu'à baptiser leur gouvernement de gouvernement des curés. Aujourd'hui tout est changé; on crie dans les rues de Paris: « Mort aux juifs! » et l'on sent remuer dans l'âme populaire le vieux ferment de fanatisme et d'intolérance qui engendrait les guerres de religion aux temps des Valois . . . Sans cesse, dans nos journaux et dans nos conversations, on voit s'allier les plus belles et les plus vertueuses indignations aux complaisances et aux complicités les plus honteuses. » Et certes, les complicités avec Rome n'étaient pas les moindres.

A l'occasion de la conversion romaniste de Brunetière, A. Sabatier a remarqué « que tout mouvement idéaliste tourne nécessairement en France au profit de l'idée catholique *(sic)*, et que tout réveil de foi religieuse s'accuse en une recrudescence du cléricalisme ». « Dans ce pays-ci, a-t-il ajouté, tout élan vers la liberté de l'esprit tourne au voltairianisme le moins sérieux et tout réveil idéaliste s'accomplit non moins fatalement au profit du cléricalisme le plus foncièrement intolérant. Et ne serait-ce pas la cause qui stérilise ou empoisonne tous les mouvements généreux de l'esprit français? Ni la Révolution ne nous établit dans la liberté; ni l'intolérance ne nous donne une profonde et efficace religion. »

27° M. *J.-E. Roberty* s'est exprimé ainsi sur l'état des esprits à Paris, et l'on peut appliquer ses réflexions à tous les Français: « C'est un mauvais esprit qui distingue la grande majorité des Parisiens, dès qu'une question morale ou religieuse se pose devant eux. On ne saurait avoir aucune idée en province d'une semblable incrédulité, d'une mondanité aussi destructive de toute manifestation généreuse. Il suffit, dans certains milieux, de prononcer les mots de fraternité, de paix, de communion cordiale, pour mériter tous les mépris . . . Qu'est-ce que l'union des cœurs et des volontés? Voilà ce qu'on entend répéter avec indignation ou avec dédain par beaucoup de braves chrétiens et d'honnêtes libres penseurs, qui deviennent charmants dès qu'on leur parle du scandale du jour.

« Et ce n'est pas seulement dans l'ordre religieux que cette même horreur pour les idées généreuses se retrouve, mais aussi dans l'ordre plus spécialement moral et social. Demandez

— car on pourrait me croire, bien à tort, du reste, un peu partial dans mon appréciation de l'esprit de Paris, — demandez à P. Passy, à A. Leroy-Beaulieu, à R. Allier, à J. Gaufrès, etc.... à tous ceux qui donnent leur temps, leur cœur, leurs forces aux plus magnifiques des causes, demandez-leur ce qu'ils pensent de l'état spirituel de Paris, et je suis sûr que leurs impressions ne diffèrent pas des miennes. Ici, à Paris, plus que partout ailleurs, plus qu'à Londres et qu'à Berlin, plus que dans certaines villes de province, l'esprit mondain domine et tue l'esprit social comme l'esprit ecclésiastique domine et tue l'esprit religieux. Sans doute, ça et là, dans tous les clans, émergent encore quelques familles que n'effraient pas les idées de solidarité et d'amour fraternel; c'est à elles que nous devons les quelques rayons de l'idéal évangélique qui nous éclairent encore, mais je vous assure que la couleur générale du monde parisien est laide. Incrédules et croyants s'entendent pour prêcher, chacun à leur manière, la division entre les hommes. »

28° En 1907, le pasteur Boissonnas (Paris) a déclaré qu'« en France, les besoins religieux sont en train de s'éteindre, en particulier sous le poids de la superstition et par la faute du catholicisme » (lire papisme).

Je m'arrête. Je pourrais prolonger indéfiniment ces citations et ces constatations. Il reste acquis que le milieu français, surtout depuis 1870, a été et est encore particulièrement réfractaire à toute tentative de réforme sociale, soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre religieux. Tous les observateurs reconnaissent que la conscience française subit une crise d'indifférentisme, de scepticisme, de lassitude, telle que c'est perdre son temps que de s'efforcer de l'éclairer et de la provoquer sur ce point. Les oreilles du pays sont fermées à cet ordre d'idées. Il préfère aller à Rome, qui le flatte et qui lui promet tous les triomphes, en attendant le salut éternel, s'il consent seulement à s'endormir sur ses genoux. Pas d'efforts, pas de luttes contre soi-même, obéir passivement à un directeur spirituel, glorifier le pape, aider les évêques dans cette sainte tâche de crever les yeux et de paralyser le cerveau; tel est l'idéal romain. Et il faut reconnaître que cet idéal est admiré, qu'il séduit, que les foules actuelles le préfèrent à tout autre.

Oh! sans doute les motifs qui déterminent cette adhésion, sont très divers; mais quels qu'ils soient, le fait est certain. Or, dans un tel état de choses, l'ancien-catholicisme, qui exige des efforts de bonne volonté et de conscience, une conviction éclairée, une foi militante, des luttes contre de puissants adversaires, des réformes sérieuses et difficiles, l'ancien-catholicisme dis-je, ne pouvait pas remporter un succès immédiat. Il voulait faire remonter le torrent, ramener l'Eglise à sa source, réduire la hiérarchie à n'être plus que ce que le Christ avait voulu qu'elle fût; et la hiérarchie a fulminé l'anathème, et les peureux ont baissé la tête et fermé les yeux.

Bref, ceux qui voyaient dans l'ancien-catholicisme une protestation de la vérité religieuse et ecclésiastique contre les erreurs néfastes de la papauté jésuitique et contre l'ultramontanisme moderne, étaient en droit d'attendre de lui un succès. Or, au lieu de ce succès, c'est un échec qui a été constaté; les sillons labourés n'ont pas produit la moisson attendue, du moins pas encore; le cruel mécompte a fait croire à beaucoup que l'ancien-catholicisme n'est pas une force et qu'il doit être abandonné. Pur sophisme. Cette force est réelle, mais elle a été entravée par des circonstances absolument défavorables, qui l'ont paralysée. Ce n'est pas elle qu'il faut accuser; ce sont les causes de son insuccès qu'il faut écarter et combattre. On a vu, par des témoignages non suspects, que, depuis 1870, la France a traversé des crises de toutes sortes, et que, dans une telle atmosphère, la foi vraiment catholique ne pouvait pas reprendre sa place, place usurpée par le système politico-ecclésiastique que Rome a su, depuis si longtemps, fortifier si habilement dans notre vieille Europe et particulièrement dans la France républicaine actuelle. Sans doute, il est permis de croire que ces crises cesseront et que les yeux s'ouvriront, et que les erreurs commises seront réparées, et que l'intelligence française reviendra à la vérité et à l'idéal qu'elle doit faire triompher. Toujours est-il que nous n'en sommes pas encore à ce moment du réveil. Actuellement on dort, on rêve, on se complaît dans cette torpeur et dans cette divagation. Arrière la logique, la raison; place à la frivolité séduisante, à l'engourdissement de l'âme, à l'absence d'effort. Le malade aime son mal, il jouit de sa morbidité; il repousse, en les maudissant, les médecins qui veulent le guérir, il les traite même de char-

latans. Le médecin, c'est pour ceux-ci l'athéisme, pour ceux-là le pape; pour ceux-là, la froide négation de l'irreligion, pour ceux-ci, les superstitions de Lourdes, les miracles qu'attestent les congrégations romaines, les médailles qui, baisées, délivrent du purgatoire et ouvrent le ciel.

Les papistes sont unanimes à proclamer « l'échec lamentable et définitif du vieux-catholicisme ». Celui-ci à beau fonder des paroisses nouvelles, publier ses statistiques et prouver sa vitalité en vivant. Ses adversaires répètent à qui mieux mieux qu'il est mort. Et des journaux, même protestants, s'empressent de le répéter[1]). Quelque temps auparavant, le directeur du « Chrétien français » esquissa tout un plan d'action tendant à la création, en France, d'une Eglise catholique nationale analogue à celle de la Suisse. Or, il se trouva même des protestants qui combattirent ce projet et qui déclarèrent que, depuis l'infaillibilité papale, la constitution d'une Eglise nationale était impossible en France, et que, si quelques évêques osaient se constituer en Eglise indépendante, aucun fidèle ne les suivrait. Ces protestants connaissaient mal les catholiques français. Encore maintenant, si quelques évêques rompaient avec Rome, le nombre des ecclésiastiques qui les suivraient augmenterait vite, malgré l'article IV, et l'Eglise catholique-nationale, indépendante de Rome, serait un fait accompli.

Ce fait s'accomplira lorsque la honteuse politique de cet article IV aura disparu, et que le gouvernement sera vraiment impartial et juste envers les catholiques antipapistes, en reconnaissant leurs droits de catholiques français.

Mais n'anticipons pas. Le but de ce premier article est simplement d'indiquer le milieu social et religieux dans lequel l'ancien-catholicisme a été appelé à agir en France, et de constater, par des témoignages irréfragables, d'hommes compétents et de bords très divers, que ce milieu n'explique que trop l'insuccès de l'Eglise ancienne-catholique, en notant toutefois qu'un insuccès momentané n'est pas une destruction et que ce qui a été impossible en de certaines circonstances, peut très bien devenir possible en d'autres: *sublatâ causâ, tollitur effectus.*

E. Michaud.

(A suivre.)

---

[1]) Voir, par exemple, le « Chrétien français » du 22 janvier 1903.